

ÉTUDES FINNO-OUGRIENNES

Revue fondée en 1964 par Aurélien Sauvageot et Jean Gergely

Adresse de la rédaction : Association pour le développement des études finno-ougriennes (ADÉFO), 2 rue de Lille, 75007 Paris, France
Mél : adefo@adefo.org Site Internet : <http://www.adefo.org/>

Les membres de l'ADÉFO s'assurent le service de la revue en recourant à la formule de la cotisation-abonnement. Ils bénéficient de conditions spéciales pour toutes les publications de l'ADÉFO. Voir les précisions données en fin de volume dans la page consacrée aux publications.

Directeurs : Jean PERROT, Jean-Luc MOREAU

Rédacteur en chef : Antoine CHALVIN

Comité de rédaction : Péter BALOGH, Outi DUVALLOIN,
Anja FANTAPIÉ, Marie-Josèphe GOUESSE, András KÁNYÁDI,
Marc-Antoine MAHIEU, Richard RENAULT

Correspondants à l'étranger : Erzsébet HANUS (Hongrie),
Eva HAVU (Finlande), Eva TOULOUZE (Estonie),
Emese FAZAKAS (Roumanie)

Comité scientifique :

Estonie : Paul ALVRE, Ago KÜNNAP

Finlande : Jyrki KALLIOKOSKI, Heikki KIRKINEN,

Leena KIRSTINÄ, Anna-Leena SIIKALA, Eero TARASTI

France : Jean BÉRENGER, Georges KASSAI, Bernard LE CALLOC'H,
Lajos NYÉKI

Hongrie : Loránd BENKŐ, Gábor BERECSZKI, Klára KOROMPAY,
Lajos VARGYAS, Vilmos VOIGT

Vente en France et à l'étranger :

• *Jusqu'au tome 33 :* ADÉFO, 2 rue de Lille, 75007 Paris, France

• *À partir du tome 34 :* L'Harmattan, 5-7 rue de l'École-Polytechnique,
75005 Paris, France

ÉTUDES FINNO-OUGRIENNES

TOME 39

Année 2007

PARIS

ADÉFO, 2 rue de Lille, 75343 Paris Cedex 07, France
L'Harmattan, 5-7 rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris, France

INSTRUCTIONS AUX AUTEURS

Les auteurs qui proposent un article pour publication dans la revue doivent soumettre leur texte dans sa rédaction définitive et accompagné des résumés exigés : un résumé dans la même langue que l'article (en principe le français) et deux résumés dans d'autres langues, l'un dans une langue de grande diffusion (obligatoirement le français si l'article est écrit dans une autre langue), l'autre dans une langue choisie librement par l'auteur (qui peut notamment utiliser une langue finno-ougrienne).

Il est demandé aux auteurs de fournir leur texte sous forme électronique (sur disquette ou par courrier électronique).

Les références bibliographiques devront être présentées conformément aux normes appliquées dans le présent volume.

Les articles proposés sont soumis à expertise. La décision est notifiée aux auteurs dans un délai maximum de six mois.

www.librairieharmattan.com

harmattan1@wanadoo.fr

diffusion.harmattan@wanadoo.fr

© ADÉFO / L'Harmattan, 2008

ISSN 0071-2051

ISBN : 978-2-296-05275-8

EAN : 9782296052758

NIEDERSACHS.
STAATS. U. UNIV.-
BIBLIOTHEK
GÖTTINGEN

Johanna LAAKSO

LES CONGRÈS DES FINNO-UGRISTES : UNE INSTITUTION À LA CROISÉE DES CHEMINS ?

Le congrès international des finno-ougriens, principal événement international dans le domaine des études finno-ougriennes, a été organisé pour la première fois il y a près de cinquante ans, à l'époque de la guerre froide, dans un monde où la communication entre les chercheurs de part et d'autre du rideau de fer n'était possible que dans le cadre d'une institution prestigieuse et bénéficiant d'une protection officielle. C'était l'époque des institutions scientifiques nationales : la recherche en sciences du langage n'était pas encore dominée par la linguistique générale de langue anglaise, et le fossé entre la linguistique et les études littéraires (ou culturelles) n'était pas aussi large qu'aujourd'hui. Au cours des dernières décennies, la situation a radicalement changé. De nouveaux défis sont apparus du fait de la chute de l'Union soviétique, de la mondialisation et des problèmes ethnopolitiques de la nouvelle Russie. La question la plus importante est toutefois de savoir comment les congrès parviendront à répondre aux défis scientifiques.

LES ORIGINES DANS LE MONDE DE LA GUERRE FROIDE

Lorsque, en 1960, les chercheurs en finno-ougriens de part et d'autre du rideau de fer se réunirent à Budapest pour la première grande rencontre internationale de la discipline, rares étaient ceux qui auraient pu prédire que les congrès deviendraient une pratique régulière. De ce premier congrès des finno-ougriens on garde plutôt le souvenir (peut-être parce que ceux qui se le remémorent aujourd'hui étaient encore jeunes à l'époque) d'une expérience extraordinairement vivifiante, unique en son genre. Les finno-ougriens occidentaux avaient dû pendant des décennies se contenter de livres pour étudier les langues finno-ougriennes de Russie, et le fait de rencontrer des

locuteurs de ces langues, surtout des figures légendaires de la discipline comme V. I. Lytkin ou E. E. Rombandeeva, était comparable à la rencontre d'un Cicéron en chair et en os pour un latiniste. L'Estonie se trouvait depuis seize ans, même pour ses cousins finlandais, derrière un rideau de fer presque infranchissable, et surtout la finno-ougrienne estonienne incarnée par Paul Ariste était tout juste en train de se remettre lentement de la guerre, de la terreur et de la fuite massive des élites. Les Hongrois étaient également derrière le rideau de fer : si peu de temps après 1956, un simple voyage subventionné vers la Finlande paraissait aux yeux des jeunes finno-ougriens de Hongrie un rêve tout à fait irréaliste.

Si l'on garde de ce premier congrès des finno-ougriens un souvenir nostalgique, c'est aussi parce que la relative modestie de l'événement lui donnait un côté chaleureux et évidemment intime. L'accent était mis là où il devrait l'être dans tout congrès, sur la rencontre et l'échange. Dès le départ se faisait cependant également sentir, derrière l'organisation, une fonction symbolique sur le plan des politiques culturelle et étrangère. Le petit groupe international des organisateurs ne représentait pas seulement l'élite scientifique de la discipline, il avait probablement aussi des rapports étroits avec les cercles des décideurs politiques. C'est ainsi que l'académicien Kustaa Vilkuna, qui avait pris part à l'organisation en tant que représentant de la Finlande, faisait notoirement partie du proche entourage du président Kekkonen. Parmi les organisateurs, beaucoup comprenaient sans doute que l'un des objectifs du congrès était bel et bien politique : il s'agissait de percer des trous dans le rideau de fer.

« L'idéal finno-ougrien » (*heimoaate*) de l'entre-deux-guerres, l'aspiration à une étroite collaboration culturelle et à un sentiment de solidarité notamment entre la Finlande, l'Estonie et la Hongrie, était, pour des raisons politiques, mis à l'index comme « antisoviétique ». Le but premier de l'idéal finno-ougrien n'était pas de s'opposer à l'URSS, mais ses partisans n'en avaient pas moins mis en lumière la façon dont, derrière « l'internationalisme marxiste » de ce pays, se dissimulaient en réalité le nationalisme pro-russe et l'oppression des minorités. Même le pouvoir soviétique avait indirectement reconnu ces frictions politiques lorsque, dans des procès pour l'exemple organisés dans le contexte de la terreur stalinienne des années trente, des intellectuels finno-ougriens furent accusés d'intrigues politiques avec

des locuteurs occidentaux de langues apparentées¹. Bien que les victimes de cette terreur — à l'instar de Lytkin, précédemment mentionné, qui, par chance et grâce à sa santé robuste, survécut à des peines d'emprisonnement et d'exil — eussent été réhabilitées et les « outrances » du stalinisme reconnues avec embarras, il n'était plus possible de retrouver l'idéal finno-ougrien sous la forme qui, pendant l'entre-deux-guerres, avait donné l'inspiration nécessaire à l'organisation de congrès culturels et éducatifs finno-ougriens. Fonder un congrès sur l'identité finno-ougrienne n'était possible que dans un cadre étroitement scientifique, sans lien avec la politique linguistique et culturelle.

Tous ceux qui connaissaient la logique à double fond du régime socialiste comprenaient cependant ce que représentait la chance offerte par un congrès scientifique. Le trou ouvert dans le rideau de fer pourrait servir à chacun à mettre en avant ses propres traits culturels nationaux. Les participants seraient donc là non seulement en tant que spécialistes de la discipline et de leur thème de recherche, mais aussi en tant que membres de « délégations » de leur pays ou de leur nation, ils représenteraient non seulement la tradition universitaire de leur pays, mais aussi leur peuple et leur culture, et cela fut en grande partie reconnu par les États organisateurs « socialistes », qui pouvaient utiliser les congrès pour offrir une vitrine à leur politique des nationalités.

La recherche en finno-ougrienne était la plus florissante dans les pays où elle s'était développée en liaison avec les philologies nationales, c'est-à-dire en Finlande, en Estonie et en Hongrie, notamment parce que le fossé qui s'était creusé au cours du XX^e siècle entre les études de langue et de culture, entre la linguistique et la philologie, n'avait pas, dans ces pays, eu le temps de devenir trop profond. Ainsi s'établit comme fondement organisationnel des congrès un principe de quotas qui se basait sur le triangle Hongrie-Finlande-URSS et sur un groupe connexe et fluctuant d'« autres pays », représenté par des chercheurs peu nombreux mais prestigieux, parmi lesquels, dans la géné-

¹ Voir notamment l'article d'Eva Toulouze, « Le "danger" finno-ougrien en Russie (1928-1932) : les signes avant-coureurs des répressions staliennes », paru dans le tome 38 des *Études finno-ougriennes*. (N.D.L.R.)

ration des premiers organisateurs, figuraient par exemple Aurélien Sauvageot, Björn Collinder et Wolfgang Steinitz.

Comme la philologie finno-ougrienne était encore, en Finlande, en Estonie et en Hongrie, considérée dans une certaine mesure comme relevant d'un ensemble baptisé « sciences nationales », et qu'ailleurs l'étude de langues exotiques ne pouvait pas, ne serait-ce que pour des raisons financières, être dissociée d'autres formes de recherche sur les peuples en question, les fondements scientifiques des congrès des finno-ougriens ont couvert un large spectre. Dès le départ, les congrès ont comporté, en plus de la linguistique, des sections distinctes consacrées à l'archéologie, à la recherche historique, à l'anthropologie, à l'ethnologie et même à l'étude des littératures contemporaines. Cette hétérogénéité a commencé au fil des décennies à constituer un problème ou tout au moins un défi. De la même façon, l'institution a été confrontée également à plusieurs autres défis.

UN ÉVÉNEMENT MÉDIATIQUE D'IMPORTANCE

Le premier congrès des finno-ougriens inaugura une tradition de congrès se succédant tous les cinq ans. Les villes d'accueil étaient choisies parmi les capitales et les villes universitaires du triangle des « pays finno-ougriens » : en 1965 ce fut Helsinki, en 1970 Tallinn, qui appartenait alors à l'URSS (il ne pouvait être question de la ville universitaire de Tartu, fermée aux étrangers), en 1975 à nouveau Budapest, en 1980 Turku, en 1985 Syktyvkar dans la République des Komis, en 1990 Debrecen et en 1995 Jyväskylä. À cette date l'URSS avait déjà disparu et l'on décida de faire du triangle une organisation comprenant quatre pays hôtes, si bien que le congrès de l'an 2000 fut accueilli par Tartu dans une Estonie qui avait retrouvé son indépendance, après quoi vint à nouveau, en 2005, le tour des Finno-Ougriens de Russie, avec en l'occurrence Yoshkar-Ola dans la République des Maris.

Les principes et l'image de marque des congrès s'étaient très tôt cristallisés de manière claire. À cette image précocement fixée ressortissait entre autres un joyeux multilinguisme se dissimulant derrière des intitulés latins (*Congressus Internationalis Fenno-Ugristarum*). L'allemand, qui de manière indéniable était encore à l'époque la

langue la plus importante de la finno-ougriistique internationale, n'était pas su de tous ou ne recueillait pas tous les suffrages, et l'anglais n'était pas encore la langue étrangère dominante chez des Finlandais ou des Hongrois qui avaient été scolarisés dans les années trente et quarante. Une infranchissable barrière linguistique excluait le russe et le français pour la plupart des chercheurs d'autres pays, et l'usage des grandes langues finno-ougriennes qu'étaient le hongrois et le finnois jouissait d'une tradition bien ancrée. La profusion des langues, quelque inévitable qu'elle soit, a par la suite favorisé la dispersion des congrès en sections officieuses, dans lesquelles les interventions en russe des chercheurs venus de Russie et les interventions en finnois des chercheurs finlandais ne sont écoutées que d'un petit groupe constitué de compatriotes.

L'institution se stabilisant, les dimensions des congrès s'accrurent de façon vertigineuse, mouvement favorisé par la pluridisciplinarité — tout travail de recherche en sciences humaines ayant trait aux peuples finno-ougriens avait en principe droit de cité — et par le fait qu'en marge des activités scientifiques les congrès faisaient plus ou moins office d'agences de voyages finno-ougriennes. Pour un chercheur venant de Russie, se rendre à un congrès en Finlande ou en Hongrie pouvait tout à fait constituer un premier séjour hors de l'URSS, et il est très probable que, lors du congrès de Syktyvkar en 1985, beaucoup ont fait le voyage dans le seul but de voir la République des Komis, où il n'était pas possible de se rendre depuis l'Europe occidentale dans le cadre d'un séjour individuel. Ce tourisme scientifique était d'autant plus aisé que presque n'importe quelle communication pouvait figurer au programme du congrès, tant celui-ci était hétéroclite du point de vue des sujets abordés, et qu'en raison justement du caractère hétéroclite des sujets et des traditions universitaires il n'y avait pas non plus la moindre sélection qualitative. De fait, on trouve habituellement parmi les communications autant de véritables bijoux que de productions déconcertantes, aux frontières de la science et du bon sens.

Dans les années quatre-vingt, les congrès des finno-ougriistes comptaient déjà plus de mille participants et étaient devenus de grands événements médiatiques nationaux : on en parlait dans les journaux et les principaux bulletins d'information audiovisuels, les cérémonies d'ouverture et les grands discours voyaient intervenir de hauts repré-

sentants du gouvernement et des ambassadeurs d'autres pays finno-ougriens. À côté des communications scientifiques on proposait un programme culturel varié, dont la fête de l'ours khantye organisée à Debrecen en 1990 offre peut-être l'exemple le plus impérissable.

Le comble des manifestations mettant en scène la politique des nationalités et la politique culturelle à l'époque soviétique fut atteint à Syktyvkar en 1985. Les cercles influents en matière de politique scientifique et culturelle avaient employé les ressources de tout le gouvernement soviétique pour que la ville fût impeccable, propre comme un sou neuf. On vendait au coin des rues des bananes, fruits que le citoyen soviétique ordinaire n'avait jamais vus en vrai, comme si cela faisait partie du quotidien du nord de la Russie. Les inscriptions en komi étaient vraisemblablement beaucoup plus nombreuses que d'habitude (je me rappelle m'être demandé, avec ma camarade de chambre, si nous devions aller ajouter secrètement le tréma manquant du *õ* qui apparaissait sur l'affichette de bienvenue, écrite en komi, dont s'ornait la façade de l'hôtel), et pendant la cérémonie d'ouverture, où les musiciens et danseurs locaux faisaient montre de leurs talents, des choristes chantaient superbement : *Vid'za voõmõn, čoj da vok !* « Bienvenue, frère et sœur ! » Du point de vue soviétique, le congrès était là pour permettre d'étouffer en douceur l'idéal finno-ougrien.

LE MONDE CHANGE, MAIS QU'EN EST-IL DE L'ORGANISATION ?

Le comité qui avait organisé le congrès depuis le départ, un cénacle professoral international auto-constitué, devint au fil des ans un groupe nombreux mais vieillissant, que l'on a comparé au Comité olympique. À Jyväskylä en 1995, on constata que le moment était venu pour une rénovation de l'organisation, incluant une cure de jouvence : on élut au comité beaucoup de nouveaux membres, dont certains âgés de moins de quarante ans et quelques femmes, et l'on décida que les membres de plus de soixante-dix ans deviendraient des membres honoraires, qui auraient le droit de parole mais plus le droit de vote. Dans le cadre des nouvelles règles, on convint également d'une nouvelle structure pour le comité, réduit à l'incapacité par son élargissement : la responsabilité de l'organisation du congrès incomberait à un comité exécutif international, qui comprendrait un repré-

sentant de chacun des pays du triangle (ou plus tard du carré) ainsi qu'un représentant des « autres pays ». Par la suite, les règles ont été peaufinées lors des congrès, et l'on a notamment clarifié la procédure de désignation des nouveaux membres. (Les règles et la discussion qui a eu lieu à leur sujet ont été principalement publiées dans la revue *Linguistica Uralica*.) On ne s'est pas pour autant entièrement délivré des problèmes et des pommes de discorde, et peut-être ne s'en délivrera-t-on d'ailleurs jamais.

La tradition des philologies nationales, grâce à laquelle les congrès des finno-ougriens ont pu croître et se développer, est d'un autre côté un fardeau politique et historique. Il n'existe pas d'organisme international de collaboration entre tous les finno-ougriens, d'« Union mondiale des finno-ougriens », et le comité n'est pas capable de se muer en quoi que ce soit de tel. Les possibilités de création d'une organisation ont été étudiées, mais en pratique les problèmes de droit international sont un obstacle infranchissable. Le comité n'existe donc qu'en vue des congrès, et sa légitimité politico-juridique est héritée du comité d'organisation originel.

En pratique, la base du comité est formée des sections nationales, celle de chacun des pays organisateurs (Finlande, Estonie, Hongrie, Russie) et, tout du moins en théorie, celle des « autres pays ». Leur capacité à fonctionner a largement fluctué ces derniers temps — certaines sections ont eu des difficultés à organiser des réunions atteignant le quorum ou à aboutir à des décisions claires. Au-delà des dissensions internes, la mobilité internationale peut poser des problèmes : un chercheur finlandais, hongrois ou russe rattaché à une université étrangère peut-il être membre de sa section nationale ou doit-il figurer dans la section « autres pays » ?

LE CONGRÈS DE YOSHKAR-OLA ET SES DÉLICATES QUESTIONS DE SCIENCE ET DE POLITIQUE

Quand on décida, aux congrès de Jyväskylä en 1995 puis de Tartu en 2000, que le congrès de 2005 qui devait échoir aux Finno-Ougriens de Russie se tiendrait à Yoshkar-Ola, cette ville, capitale de la République des Maris, semblait une sorte de figure de proue d'un nouveau réveil national. La République des Maris avait déjà été le cadre de

congrès littéraires et culturels finno-ougriens. Par le nombre de ses locuteurs, le mari semblait faire partie des langues ouraliennes de Russie les moins menacées, et il flottait dans l'air comme un parfum de renouveau. Mais au début du nouveau millénaire, la situation politique de la république se dégrada rapidement. Le nouveau président Leonid Markelov se mit à étouffer les voix d'opposition, notamment celles des personnes à qui son attitude arrogante et intolérante envers la langue et la culture maries (lui ne parlait que le russe) n'avait pas l'heur de plaire.

À l'approche du congrès de Yoshkar-Ola, on entendit de plus en plus souvent d'alarmantes nouvelles de la République des Maris. Les organisations maries subissaient des pressions. Le domaine d'activité des institutions culturelles était restreint. Les personnes critiquant la politique économique du président, le culte de la personnalité ou la politique des nationalités étaient menacées ou molestées, voire envoyées à l'hôpital. Au même moment, l'organisation du congrès semblait faire du sur-place ou se heurter à des problèmes de mise en place au niveau local. Les autres sections nationales du comité international firent part de leur inquiétude et se désolèrent de la mauvaise circulation de l'information et des difficultés de communication : parfois les courriels n'arrivaient pas à destination et l'on ne répondait pas au téléphone ; rassembler les représentants non russes à Yoshkar-Ola dans le cadre de réunions de préparation représentait, en raison de la durée du voyage et des formalités de demande de visa, une difficulté presque insurmontable. De nombreux finno-ougriens non russes en vinrent à douter sérieusement que le congrès de Yoshkar-Ola puisse avoir lieu et songèrent à l'organisation de quelque événement de substitution.

Dans certains milieux, on imagina aussi de boycotter le congrès pour protester contre l'évolution politique préoccupante de la République des Maris. Quand enfin le congrès commença, de nombreux chercheurs, en particulier non russes, n'avaient pas pris la peine de s'inscrire ou avaient annulé leur inscription. Bien souvent la raison n'en était pas même l'opposition politique ou la crainte de ne pas être en sécurité, mais plutôt la mauvaise circulation des informations — il était bien malaisé d'apprendre quoi que ce fût au sujet des progrès de l'organisation et du programme —, la difficulté d'obtention des visas

et le voyage, long et pénible, qu'on était en pratique contraint d'effectuer *via* Moscou.

Le programme du congrès présentait donc des trous, mais malgré cela il n'était jamais mis à jour : sur les listes d'intervenants et de participants figuraient encore des « âmes mortes », y compris les personnes qui avaient annulé leur participation et même celles qui ne s'étaient jamais inscrites. L'activité normale des congressistes en devenait impossible : après s'être mis en quête d'une communication intéressante parmi les nombreuses sessions superposées, on découvrait seulement à l'entrée de la salle que la communication n'aurait pas lieu, ou qu'elle avait déjà eu lieu parce que celle qui devait la précéder n'avait pas eu lieu. De plus, la barrière linguistique entre la Russie et le reste du monde gênait les aspects pratiques de l'organisation, car il n'y avait pas assez de personnel maîtrisant les langues d'Europe occidentale.

En lieu et place de l'activité scientifique, c'est le rôle du congrès comme vitrine de la politique des nationalités qui fut privilégié. On ne voulait visiblement pas voir au premier chef les chercheurs étrangers comme des représentants de leur discipline, par exemple de la linguistique ou de l'archéologie : on les avait groupés en « délégations » nationales que l'on menait voir diverses représentations illustrant la politique culturelle, et écouter des discours frénétiques visant à persuader à quel point tout allait bien pour la culture et la langue des Maris. Bien qu'il y eût eu également beaucoup d'excellentes communications et que des contacts fructueux eussent été noués, la principale réaction fut, au moins pour les publics estonien et finlandais, une violente prise de conscience de la situation politique dans la République des Maris. Les organisateurs réussirent, peut-être contre leur gré, à politiser ce qui était supposé rester un congrès scientifique. Après cela, il est devenu plus important et plus délicat que jamais de veiller au niveau et à la ligne scientifiques des congrès des finno-ougriens.

L'AVENIR DES CONGRÈS... ET DE LA FINNO-OUGRISTIQUE ?

À l'occasion du congrès de Yoshkar-Ola, on décida également, comme d'habitude, du lieu du prochain congrès. En 2010, ce sera au tour des Hongrois d'organiser le congrès, et le comité national hon-

grois a pris la décision (qui s'est fait attendre jusqu'au dernier moment et n'a manifestement pas été arrêtée sans difficultés) que le congrès serait organisé par l'université catholique de Piliscsaba, près de Budapest, et par son département de finno-ougriatique dirigé par le professeur Sándor Csúcs, qui s'est illustré surtout par ses recherches sur les langues permienues. À ce jour, les préparatifs du congrès n'ont abouti qu'à la mise à disposition du public international d'une première invitation officielle au symposium, mais il est clair que les organisateurs ont devant eux toute une série de défis à relever.

Les questions fondamentales au cœur de la finno-ougriatique sont toujours d'actualité : les principes de l'histoire des langues ouraliennes font encore l'objet d'une discussion scientifique de haut niveau, et de jeunes chercheurs prometteurs travaillent également sur ces questions. Dans le même temps, la recherche en langues finno-ougriennes, comme la recherche en sciences humaines en général, s'est élargie de façon fulgurante. On n'étudie plus les petites langues finno-ougriennes seulement en tant qu'éléments de comparaison en linguistique diachronique finno-ougrienne, mais comme des langues actuelles bien vivantes. Leur description synchronique, leur enseignement, leur conservation et leur revitalisation se sont, tout au long du XX^e siècle et surtout pendant les deux dernières décennies, développés au point de former une nouvelle branche à part entière de la linguistique. Ce type de recherche ne trouve pas forcément sa place dans le cadre de la finno-ougriatique traditionnelle — mais d'un autre côté l'étude de ces petites langues, disposant de ressources souvent limitées, a cruellement besoin de toutes les formes de subvention et de tous les contacts internationaux qui peuvent se présenter.

À la différence des petites langues finno-ougriennes, les grandes langues nationales de la famille — le finnois, l'estonien et le hongrois — bénéficient d'une philologie fortement institutionnalisée, qui n'a bien souvent pas grand-chose à voir avec les instances et les traditions de la recherche en finno-ougriatique ni avec les autres grandes langues finno-ougriennes. Le finnologue typique ne connaît même plus l'estonien, sans parler du hongrois (et le hungarologue typique ne connaît plus le finnois). De congrès en congrès, on a abondamment réfléchi à l'idée de laisser de côté les sujets de finnologie et de hungarologie. Cela enlèverait toutefois à la recherche sur les petites langues finno-ougriennes une chance de nouer des contacts importants : ces

petites langues sont en quelque sorte dans la position où se trouvaient le finnois et l'estonien au XIX^e siècle, et des interactions bénéfiques pourraient naître, par exemple dans le domaine de la planification linguistique.

Le problème central, qui nécessiterait à mon avis une réflexion bien plus poussée qu'elle ne l'a été jusqu'ici, est la relation entre les diverses disciplines scientifiques traditionnellement incluses dans la finno-ougriologie. Le fossé qui s'est creusé entre linguistique et philologie durant le XX^e siècle a également séparé la recherche sur les langues finno-ougriennes et la recherche sur les peuples et les cultures finno-ougriens. Alors que la quête du foyer d'origine commun n'est plus l'unique objectif — en fait, ce n'est même pas, sauf peut-être en linguistique, un objectif pertinent —, un chercheur en littérature estonienne, en archéologie des territoires sames ou en folklore hongrois peut avoir du mal à se considérer comme un finno-ougriologue. Ces dernières décennies, les sections non linguistiques des congrès ont commencé à souffrir d'une certaine anémie, et dans le comité international d'organisation, les non-linguistes sont une petite minorité. L'avenir des congrès des finno-ougriologues dépendra largement de la façon dont on parviendra à jeter des ponts par-dessus le fossé qui s'est creusé entre la linguistique et les autres disciplines.

Le second problème central est le rapport de la finno-ougriologie avec le « reste du monde ». Il est étrangement difficile pour les connaissances acquises sur les langues finno-ougriennes de s'intégrer à la linguistique générale — notamment parce qu'elles sont disponibles en grande partie en d'autres langues que l'anglais. Il arrive que même le finnois soit mentionné dans la littérature internationale parmi les « *less well studied languages* », et on lit à propos des petites langues finno-ougriennes des assertions dépassées, voire complètement erronées, quand par extraordinaire elles sont mentionnées dans les forums internationaux.

Si elle en vient à perdre le contact avec les philologies nationales et avec les autres disciplines voisines, et si elle ne maintient pas un contact vivant avec la linguistique générale, la finno-ougriologie sera menacée d'isolement et de dépérissement. Pour éviter cela, un travail actif s'impose. Il ne s'agit pas de courir après les orientations scientifiques à la mode et de dénigrer les respectables traditions de recherche de la finno-ougriologie, bien au contraire. Dans une pers-

pective critique on pourrait dire qu'il est temps pour l'institution, qui fut jadis créée pour des raisons de politique culturelle et ethnique, d'aiguiser son profil scientifique. Les questions de politique des nationalités et de politique culturelle ont leurs propres espaces de discussion, et il y a aujourd'hui d'autres instances qui se chargent d'organiser des voyages culturels et des événements artistiques.

Le rôle du congrès international des finno-ougriques est le même que celui de tous les congrès scientifiques : donner accès à un savoir conforme aux exigences qualitatives internationales et aider notamment les jeunes chercheurs à nouer des contacts et à construire leur propre profil. Cette tâche, qu'une écrasante majorité des finno-ougriques est certainement d'accord pour placer au premier plan, n'est pas impossible en soi, bien qu'il ne soit peut-être pas simple de retourner à un travail scientifique normal après le congrès de Yoshkar-Ola. La finno-ougriquerie, avec ses traditions classiques de recherche, a encore beaucoup à offrir au public scientifique international, ainsi qu'aux disciplines voisines.

RÉSUMÉS

The congresses of Finno-Ugric studies: an institution at the crossroads?

Congressus Internationalis Fenno-Ugristarum, the most important international event in Finno-Ugric studies, was first organised almost 50 years ago in the world of the Cold War; a world where communication between researchers in East and West was only possible by way of an esteemed institution protected by the authorities. It was an age of national scientific institutions: the world of language research was not yet governed by English-language general linguistics, nor was the gap between linguistics and philology (or other cultural studies) very broad yet. In the last few decades, the situation has completely changed. New challenges are posed by the collapse of the Soviet Union, globalisation and the ethnopolitical problems of new Russia. However, the most important question is how the congress institution can respond to scientific challenges.

Fennougristikongressi-instituutio tienhaarassa?

Congressus Internationalis Fenno-Ugristarum, fennougristiikan tärkein kansainvälinen tapahtuma, syntyi lähes 50 vuotta sitten kylmän sodan maailmassa, jossa yhteydenpitoon idän ja lännen tutkijoiden kesken tarvittiin virallista suojelua nauttiva vaikutusvaltainen instituutio. Tuon ajan tiedemaailma oli myös kansallisten tiedeinstituutioiden maailma, jossa englanninkielinen yleinen lingvistiikka ei vielä hallinnut tutkimuksen kenttää eikä lingvistiikan ja filologian (tai muiden kulttuuritieteiden) välinen kuilu ollut vielä revennyt kovin leveäksi. Viime vuosikymmeninä tilanne on täysin muuttunut. Uusia haasteita ovat tuoneet Neuvostoliiton hajoaminen, globalisaatio ja uuden Venäjän kansallisuuspoliittiset ongelmat – mutta tärkeintä on, miten kongressi-instituutio kykenee vastaamaan tieteellisiin haasteisiin.

mall) on süntaktilised ümbrused, milles võib kasutada mitmesuguseid verbe, muutes nende tavalisi valentsiomadusi.

Enikő MOLNÁR BODROGI

REVITALIZING MINORITY LANGUAGE AND ETHNIC IDENTITY: THE CASE OF THE KVENS IN NORWAY

This paper presents some findings from broader research into Finno-Ugric minorities living in the Scandinavian area. Since 1990 many ethnic minorities have started to view themselves and their language more positively, in spite of the assimilation policy lead by the countries in which they have been living for centuries. The Kvens constitute a small ethnic minority (about 10,000-15,000 people), whose traditional areas are the two northernmost regions of Norway, Troms (in Kven: Tromssa) and Finnmark (in Kven: Finnmarkku). Their language was not recognized as separate by the Norwegians, and was regarded as a dialect of Finnish by the inhabitants of Finland. In 2005, the Norwegian government finally recognized it as a separate language. The situation of the Kvens shares a number of features with the process of language and identity revitalization of other ethnic minorities in the post-modern world.

I. HERMENEUTIC METHOD, RATIONALE, AND OBJECTIVES

By way of introducing this paper, I would like to clarify my position as a researcher of *identity*. It is now well known across the humanities and social sciences that the researcher cannot adopt a thoroughly objective position towards her or his topic as it is relatively more possible to do in the natural sciences. Why is it thus? Due to the very essence of non-empirical enquiry, the researcher assumes a *hermeneutic* position; that is, she/he does not only present verifiable facts, but values and perceptions as well, all the while connecting them towards a coherent and plausible interpretation that will, ultimately, be recognized by those participating. It is understood that the researcher,

by shaping the very enquiry and – however inadvertently – filtering the response, affects the data collected and reported, thereby reinterpreting the world being studied.¹

There remain some researchers who insist that “objectivity” be pursued. However, *salient questions* and interpretations which aim at *plausibility, coherence* ending in data grounded in *consensus* have become the more legitimate aspirations for researchers such as myself. Indeed, the *hermeneutic method* permits enquiry into such opaque and elusive existential phenomena as comprises psychological and political *identity*. Respect for reliable facts as can be discerned and verified, as well as the systematic and comprehensive study and documentation that have always given legitimacy to scholarship, continue, of course, to be imperative.

My interest in the psychosocial experience of linguistic minorities traces to two main sources, one of them being my own membership of an ethnic minority, the Hungarians in Romania. I have long felt pressed to seek information about other minorities throughout the world in an effort to identify possible adaptive similarities and further inform both my teaching and my understanding of my own community. The other reason for my particular interest in the Kvens is my discovery – through an indigenous newspaper, the Ruijan Kaiku (in translation, “The Echo from Northern Norway”) about a decade ago – of *their* minority community in Norway. As a Finnish language professor at the Babeş-Bolyai University in Cluj, I was drawn to their paper’s breadth of content and intellectual quality, so determined to follow it and through it, the development of the Kven community’s campaign to revitalize their language and, so, their ethnic identity *in situ*.

II. CHARACTERISTICS OF THE KVENS’ COLLECTIVE IDENTITY

I shall now discuss the identity of the Kvens through an examination of their characterizing, interactive cultural priorities, habits of language, and the attitudes with which they have come to apprehend

¹ I would like to express my thanks to Professor Deborah Youngman, a Developmental Psychologist from Boston University, for her work as a first reader of this paper as well as for her editorial suggestions.

their minority situation in Norway. I shall also continue to explore the construct of identity, taking advantage of multiple perspectives, particularly those offered by sociology, sociolinguistics and psychology. Of regrettable necessity, this is, like all such efforts, a reduction; the Kvens are not homogenous in either attitude or choice. I shall limit myself to describing those in the community who have intentionally sought to return to their ethnic roots and who consciously elevate their indigenous language as the central, distinguishing feature of their imperiled culture. The primary documents I have used for the discovery and charting of the Kvens' collective identity are two volumes (2005-2006) of the Ruijan Kaiku, the trilingual (Finnish, Norwegian and Kven) periodical of the Kvens and Finns from Norway (founded in 1995).

1. The historical situation of the Kvens in Norway

In present day Norway, there are four Finno-Ugric ethnic minority communities: the Sámi, the Kvens, the Forest Finns, and the Finns.² Their official status differs considerably, as the Sámi are accepted as an indigenous people, the Kvens and the Forest Finns are regarded as ethnic minorities, and the Finns are considered to be immigrants³. The minority politics of Norway have made a significant difference in the rights these respective populations are assured. Indigenous people enjoy the most rights and immigrants the fewest.

The most comprehensive, accurate and, therefore, useful work regarding the Kvens appears to have been written by Lassi Saressalo. According to his account, Kvens are a historical linguistic and ethnic minority, whose culture is based on Finnish culture and their language on the Finnish language.⁴ The traditional areas inhabited by the Kvens are the two Northernmost regions of Norway, Troms (in Kven:

² We have to stress here that these four are old (or historical) and relatively numerous minorities, and besides them, there are others like Romas, Tatars, Jews etc. as well as a new, heterogenous group of immigrants.

³ This population has moved to Norway after World War II and lives today scattered in different parts of the country.

⁴ Saressalo 1996:15.

Tromssa) and Finnmark (in Kven: Finmarkku). These territories have been multilingual and multicultural for centuries; historical documents attest to the presence of the Kvens' ancestors living alongside the Norwegians and the Sámi in the 16th century. Later on, in the 18th and the 19th centuries, there were other Finnish immigrant populations who moved from Northern Sweden and Northern Finland to the Norwegian seaside.

Of interest, it is not known how many Kvens live in Norway today, as there are different statistics regarding their number. The Kvens' Association in Norway (Ruijan Kveeniliito) estimates their number to be about 10,000, and of these, about 5,000-7,000 speak their mother tongue (Lindgren, Eskeland & Norman 2003:167). According to another source (Stortingsmelding nr. 15, 2000-2001) there are about 10,000-15,000 Kvens (Huss & Lindgren 2005:269). In Norway's report to the European Council regarding the minority politics of the country (14.9.1999), one can read the following "estimation": "Kvens are supposed to be few". This affirmation tells almost nothing about the number of Kvens, but reveals much about the apparent attitude of Norway towards this minority. An earlier survey regarding the number of people suffering from heart and circulation disease in Troms and Finnmark was conducted in 1987; according to it, 50,000-60,000 persons declared having Finnish origins. These numbers do not, of course, include only Kvens, but there are more members of this group who adhere to their Finnish identity than there are in the group of Finnish immigrants who do so (Koivulehto 2007:12).

2. The role of the intellectuals in shaping collective Kven identity

The following investigation into the collective ethnic identity of the Kvens relies in part on national identity constituents imported from the work of Anthony D. Smith. He writes, for example, of the role intellectuals and artists have historically played in the construction and promulgation of cultural identity. "It is the intellectuals – poets, musicians, painters, sculptors, novelists, historians, and archaeologists, playwrights, philologists, anthropologists and folklorists – who have proposed and elaborated the concepts and language of the

nation and nationalism and have, through their musings and research, given voice to wider aspirations that they have conveyed in appropriate images, myths and symbols." (Smith 1991:93). "Fennoscandian" intellectuals dedicated to the revitalization of the Kven language and identity (mainly teachers of Finnish and Kven, historians and researchers of cultural disciplines) have assumed a central role in the unfolding emancipation of this ethnic minority and the repossession of their distinguishing language. Such activism may indeed be motivated by unresolved identity consolidation experienced at the individual level. Efforts, therefore, to reconstruct and embrace a personal ethnic identity may lead to reciprocating effects for self and community as the traditional social reality is recaptured and promoted through the modeling of its habits and imagery.

3. Antecedents of the Kvens' loss of collective identity

Having established the centrality of intellectuals in recent Kven revitalization efforts, let us also examine the apparent etiology of the earlier decline of the Kvens as a consciously self-identified community and the role which intellectual leadership has played in the descriptive formulation of that gradual identity diffusion, by way of its remedy. The search for antecedents require a return to the end of the 19th century, at which time industrialization and modernization (in the form of urbanization, wider access to mass media, secularization, etc.) began to effect mass change in the Nordic countries⁵. Prior to this inexorable movement into Western modernity, most minority communities in the Nordic countries lived close to nature; their mother tongue was a natural part of their local culture, but multidirectional intercultural and multilingual adaptations were prominent throughout the region. Assimilation *and* accommodation within and across ethnic communities prevailed, even as nationalistic considerations began to gain ascendance among the ruling majority populations (Lindgren 2001:242).

⁵ Denmark, Finland, Iceland, Norway and Sweden.

Increasingly influenced (for better and worse) by the tenets of Social Darwinism, 20th century Europeans saw the emergence of assimilationist policies all over the continent. Mainly owing to their lesser numbers and therefore weaker political presence, ethnic and language minorities began to be rapidly subsumed within proxemic majority communities. The "lesser value" of their ethnic traditions (including their indigenous languages) was confirmed in both subtle and formal ways. Mainstream Norwegian citizenry was not exceptional in this regard; in the run up to World War II, Norway became increasingly characterized by strong nationalistic feelings, and a conscious policy of assimilation was adopted. Official documents of the period compared Norwegians to resident Kvens and Sámi and found the latter wanting. This ultimately dangerous perspective made a significant contribution to the dissolution of ethnic group consolidation as well as to the erosion of personal and collective identity and positive self-regard among the Kvens and Sámi.

As industry underwent modernization, many countries (Norway among them) concomitantly developed a very efficient school system in which the language used was, of course, that of the majority. It is well known that schooling has an extremely powerful effect on the enhancement (or, conversely, on the destruction) of the younger generations' ethnic identity. The Norwegian school system promoted comprehensive assimilation, interrupting the geographic isolation that had historically characterized and preserved Kvens and Sámi communities through the "normalizing" power of boarding schools where children could be separated from their mother tongue environment and could be constrained to communicate in the majority language.

Throughout the 20th century, in the process of building up a modern and democratic welfare state, minority members and parochial communities have been persuaded to accept assimilation as being necessary to the new, nationalized way of life, as an opportunity for "primitive" members of society to be equal with the others (Lindgren 2000:111). The most intensive period of language shift occurred between the two World Wars; by the middle of the 20th century, Norwegian officials believed that the "Kven question" had finally been resolved through absorption and re-education. Government intentions were, of course, at least partially melioristic; the address of concentrated poverty and inequalities between social classes were legitimate,

though the solution came at the price of intensified minority *cultural* losses.

4. Ethnic minority identification: an analysis of universal features

Following World War II, the situation of minorities in the Nordic countries has gradually changed. Before presenting the documented facts of this more recent historic process, I should like to apprehend some of the basic questions of identity as a means of locating the Kven experience within the larger context of sociolinguistic identity interests: Who am I? Who are we? Where do we come from? What is our purpose and role in life and society? Do we have a history of our own that can and should be acknowledged? I shall speak throughout this portion of my address directly from my perspective as an ethnic minority intellectual.

Answers to such questions about one's psychosocial identity may be as diverse as the individuals giving voice to answers. Choice and circumstance together yield legion permutations. The particulars notwithstanding, however, a very appealing answer, by my lights, emphasizes the possibility that *individual identity* can indeed be realized *within* a newly transformed, *collective cultural identity* of one's ethnic minority. I would immediately distinguish *this* process from that which involves the subordination of the individual, a kind of "sinking" of individual identity into a "melting pot" through which the collective comes first, and individualism is less important. For me, as a conscious member of a national minority, it is evident Transylvanian Hungarianism is, periodically and in some situations, more important than any other aspect of my personal identity, both for me and for those who have historically beleaguered my kind.⁶ So, what I mean here, is not the proclamation of an heroic attitude, but something that any intellectual can experience while thinking through the obligations

⁶ I would like to express my thanks again to Professor Deborah Youngman, for our ongoing, hermeneutic discussion of individual and collective identity.

of her/his role is in the world. Through such a conscientious process, individual psychological identity is partially consolidated through derivative means; identity is conferred, in measure, from a cultural collectivity⁷. When this collectivity is a nation or an ethnic group, and the individual becomes a rightful and recognized member (both identifying with it and *being* identified with it), she/he becomes "part of a cultural community of history and destiny" (Smith 1991). It is important to lay special stress on the idea that identification is a two-way process, requiring mutual recognition and acceptance.⁸

I have described the special contribution of artists (writers, musicians, sculptors, architects etc.) in shaping, modeling, and reinforcing collective identity through a reconstruction of the sounds and images reminiscent of the historic ethnic community. It is of lesser importance here whether the historical "reconstruction" actually existed; what matters is the sense of verisimilitude it creates in the mind of the cultural descendent. As Juha Pentikäinen points out, members of an ethnic community need myths, sacral and profane as well, in order to form their "historical spinal column" (Pentikäinen 1995:32-36). These myths are characterized by a highly expressive subjectivity and are eminently suitable for the language use and style of ethnic nationalism so admirably assist those involved to find part of their "innermost self", that is, that portion of the core of their identity conferred by legacy.

5. The revival of Nordic ethnic minorities after World War II

Intellectuals in general, and artists in particular, have, thus, a double mission of *uncovering* the historical roots of the ethnic group's collective identity and *articulating* the legitimate meaning of ethnic uniqueness in the modern world. It was not until after World War II, mainly in the 1960s, that intellectuals began to revive the ethnic rea-

⁷ According to some social scientists, all aspects of identity (individual and collective) should be considered as cultural phenomena, because identity itself is the result of social relations and is, therefore, culturally determined. See Assmann 1999, Cohen 1997, Kartag-Ódri 1998.

⁸ See also Erikson 1950.

lity of minorities in the Nordic countries. The most important difference between the nationalistic movements of the 19th century and the ethnic awakening of the 20th century is the fact that minority activists did not aim at the creation of a separate state or a monolingual population but, alternatively, campaigned for the majority community's acceptance of multilingualism and multiculturalism. A new idea was introduced and pursued: all minorities should have the *right* to belong to their own ethnic community *and* enjoy full national citizenship.

Ethnic awakening started first within a small circle of (Norwegian) Sámi in the 1950s. It spread during the 1960s, and the first visible results could be seen by the 1970s. The Sámi have achieved more in strengthening their position as a minority than the Kvens or the Tornedalian in Sweden, mostly due to their more intensive engagement in different forms of political work.⁹ The ethnic revival of the Kvens started in the 1970s, and organizational activities began in the 1980s. The endeavors of the ethnic activists have come to be understood and supported by a part of the majority population since the 1970s. Nevertheless, minority issues have been continuously debated without full resolve, as influential, ethnocentric attitudes as well as more hidden forms of racism (e.g. ethnicism and linguisticism) persist.¹⁰

6. The central role of language in determining identity

The process of ethnic revival requires that the minority redefine itself and start consciously valuing itself and its cultural inheritance in positive terms. It is logical that the ethnic awakening and cultural revitalization of the Nordic minorities has been characterized by a strong focus on *language*: the politics of assimilation often formally deprived the minorities of their mother tongue. There was, additio-

⁹ The most eloquent example is the conflict produced by the construction of a dam on the river Alta at the end of the 1970s and the beginning of the 1980s. The Sámi struggled side by side with environmentalists to prevent the construction. Although the decision was won by the government, it called attention to the Sámi as a conscious collectivity.

¹⁰ Terms invented by Tove Skutnabb-Kangas.

nally, the not less strange attitude of the Finns towards the Finnish-based languages spoken outside the borders of Finland, for example by the Kvens and the Tornedalians. These languages were regarded by majority Finnish speakers as "bad" or "spoiled" Finnish, a "lesser" mixture of some Northern Finnish dialect(s) and Norwegian or, respectively, Swedish.

As language and identity are strongly interrelated, having one's native language considered irrelevant or inferior can take on the proportions of a psychological trauma in an individual's life. If your language is considered, furthermore, to be worthless, then your cultural heritage is also without value, and the community to which you are linked through your language and culture ceases to exist as an honored psychosocial niche of belonging. Much has been written regarding the significance of the mother tongue as the language most deeply rooted in the human being's personality. To quote here from a poem written by Sándor Kányádi, one of Transylvania's most cherished Hungarian poets, "our only bundle, stick and weapon is the mother tongue" (*"egyetlen batyunk, botunk, fegyverünk az anyanyelv"*). The same idea, in very similar poetic language that makes use of another effective metaphor (that of the *map*) is expressed by Aaroninjussan Terje (in Norwegian: Terje Aronsen), one of the most stalwart activists of the Kvens' awakening: "Our language is our map of this world. If the map is not suitable for the land, man gets lost in his own region." (*"Meidän kieli oon meidän kartta täähän maailmhaan. [...] Jos kartta ei sovi maisemhaan, ihminen hävvi omasta maisemasta."*, Aronsen 1998:86).

There is a striking similarity between the 19th century Finnish nationalists struggling to make Finnish language the base of their national identity and Kven ethnic activists arguing for the importance of their own language in the process of revitalization. To the Finns, "Finnishness" has always been a matter of vital importance. During the period of National Romanticism (the first half of the nineteenth century), the national slogan of the Finns was a sentence attributed to a history professor from the University of Turku, Adolf Ivar Arwidsson: "Swedes we are not, Russians we don't want to become, so let us be Finns." About one and a half centuries later, the same idea has been adapted for the situation of the Kvens by Aaroninjussan Terje: "Finns we are not, Norwegians we do not want to become, so let us be

Kvens." It is understandable that he has "rediscovered" this slogan, given the many similarities between the earlier revival campaign of the Finns and current efforts to revive the Kvens. (Only time will tell if the adapted slogan will be accepted by the whole Kven community as best expressing their feelings of collective identity.)

III. MOVING FORWARD: SOLUTIONS AND STRATEGIES

1. The need for language independence from Standard Finnish

As noted, Kven was historically considered by Finns to be a dialect of Finnish language, and attitudes towards it were quite negative. Even when regard for dialects in general became more indulgent, the lack of comprehension for the strivings of the Kvens persisted. Nevertheless, ethnic revival made it necessary for the Kvens to reevaluate the status of their language, and revaluation has required a determined struggle in two directions: they had to persuade *both* the Norwegians and the Finns that they do indeed use a language independent of the Finnish spoken in Finland. For those familiar with sociolinguistic research, it is obvious that the difference between a language and a dialect cannot be made from a purely linguistic point of view.

From a historical perspective, it is understandable that the Kven activists do not identify with the Finnish spoken in Finland, because their community has lived for centuries outside the area where primarily Finnish dialects have been used. Their own language, both in vocabulary and grammar, has developed in a different direction. The Kvens have not been acquainted with standard Finnish in Finland, and if that is to be considered the norm, then, by that standard, their own language could always be judged the "lesser". The official Finnish language of Finland is, moreover, emotionally foreign to them. A minority language which has no official status may be thus ill-equipped to help its speakers build a positive collective identity. Consequently, this frustration persists without end, until such time the Kven language came to be accepted as independent from Finnish.

I consider it of major importance that, years before Kven was officially approved as a language of its own, Aaroninjussan Terje – at a seminar about language and cultural contacts organized in 1999 in

Finland (Kajaani) – presented his lecture in Kven, even though the official language of the conference was Finnish. These are the reasons he gave for doing so: “The language of the seminar is Finnish, I read it in the invitation. I cannot speak Finnish – at least not standard Finnish – this is why I speak in my own language. If you do not understand what I say, come to me afterwards and ask me what I intended to say.”¹¹ This was of course an individual identity strategy of language choice, but it also bears wider importance as an intellectual speech act of one who is an advocate of Kven ethnic revival.

The breakthrough in the status of the Kven language occurred on 26th April 2005, when the Norwegian government, after years of opposition, at last declared Kven as a language of its own. The rejoicing of the Kvens and sympathizers to their cause was expressed on the front-page of Ruijan Kaiku by the following title: “Kvääni oon kieli”¹² (“Kven is a language”).

This formal designation does not mean the emergence of a new language on the palette of Norway or Europe, as Kven has been spoken for centuries, and its existence was denied only in 1936, when its use in Norwegian schools became forbidden.¹³ The very positive emotional reaction to having its own, independent language has been expressed by the Kven community since 2005 in many ways. An eloquent example lies in the enthusiastic interest of people of very different ages in studying their mother tongue and subsequently experiencing their first exam in their own language (Koivulehto 2006c). The problems, of course, did not end with this formal event of recognition; the Kvens also need material support from the Norwegian government for the continuing revitalization of their language and culture. Without this support, the acknowledgement of Kven as an independent language will merely remain a vital symbolic gesture (Koivulehto 2005:2).

¹¹ “Seminaarin kieli oon suomi, mie lujin seminarian kuttusta. Mie en jaksa puhhuut suomee – en kuitenki yleissuomee – sillä mie puhun minun omala kielelä. Jos että ymmärrä mitä mie sanon, tulkkaa sitte jälkhiin ja kysykkää minulta mitä mie meinaasin sannoot.” (Aronsen 2000:82).

¹² Ruijan Kaiku 4/2005:1.

¹³ Ruijan Kaiku 4/2005:4.

2. The question of the ethnonym

There has been much debate about the ethnonym most suitable for this population. The choice of ethnonym is problematic, particularly in the case of a community which does not constitute a natural unity, but presents itself in the form of different regional ethnic collectivities, as do the Kven. This is why, when speaking about ethnonym as a distinguishing mark of collective identity, members of the Kven population tend to call themselves on the basis of their place of living (*pyssyjokilainen* "from Pyssyjoki", *vesisaarelainen* "from Vesisaari" etc.).

It is true that most of the Finno-Ugric people (and not only they!) have two kinds of denominations: one, given by themselves (*esoteric name*) and another, given to them by others (*exoteric name*) (Saressalo 1996:56, 208). In the case of the Kvens, the situation is more complex, and the main reason for this involves the identity crises to which I have alluded. It is, thus, understandable that a portion of the Kvens have preferred the name of Finns or Finns from Ruija (in the sense of Northern Norway¹⁴), while another portion shows preference for the name *kveeni/kvääni* or *kvensk* (in Norwegian) and yet a third group elects to be called the *kainulainen*. There was a public opinion poll conducted in 2006 according to which it was concluded that *suomalainen* (Finn) is not an option as an ethnonym for the Kvens any longer (as it refers to the group of Finnish immigrants), and the opinions for or against *kveeni/kvääni* and, respectively, *kainulainen* were divided almost equally (Ruijan Kaiku 2006:4-5).

Kainulainen is favored, for example, by Eira Söderholm, a Finnish lecturer at the University of Oslo who also serves as editor of the first Kven grammar. In her view, *kainulainen* is the proper term to use, at least for two reasons: first, because it was a very old name of this population, already in use by the year 550 in a written form by Jordanes in his history of the Goths. This name was, however, later forgotten, and the Kvens thereafter did not seem to have one accepted name for themselves, using instead names like *suomalainen*, *lantalainen* (loan-word from Sámi) or *kveeni/kvääni*. The second reason for returning to the use of *kainulainen* is based on the fact that

¹⁴ Another meaning of *Ruija* is "Norway".

kveeni/kvääni is a Norwegian loan-word and has developed throughout history a negative shade of meaning due to the attitude of the power-holding majority towards the minority it describes (Söderholm 2005, Koivulehto 2006a). Taking again into usage the name of *kainulainen* would not be unusual as it has been, since the last decades of the 20th century, a general trend among ethnic minorities to prefer esoteric names instead of exoteric names, when the latter are so often burdened with negative historical memories.¹⁵

The name giving is, I believe, first an emotional act of confirmation; cognitive aspects follow. Whichever ethnonym one prefers, however, it is imperative that all members of the same ethnic community are uniformly so designated. As Terje Aronsen observes: "The beloved child has lots of names!" (in Kven: "*Rakhaala lapsela oon monta nimmee!*", Aronsen 2000:83). This circumstance does not, naturally, serve the interests of identity.

3. The need to speak of past traumas: "collective psychotherapy"¹⁶

Historical tragedies have deeply marked the Kvens. If the process of identity reconstruction is to be successful, it must include the development of positive attitudes towards the community to which they belong. "Memory work", in the Freudian sense of discovering new and propitious meanings in the old stories, will be a vital part of the process (Ricoeur 1999:63-66). Learning to speak about the humiliations of the past can function like a form of "collective psychotherapy" which, it is to be hoped, leads to the "recovering" of the community.

One of the leading articles I have read in the Ruijan Kaiku proposes a "therapy" which, if a somewhat radical suggestion, has a serious point beneath the symbolic significance it defends as a point of entry. The proposal is that a *parkumaloma* (in literal translation, "holidays of howling") should be held annually, by way of providing a

¹⁵ See for example the widespread use of ethnonyms like Sámi, Roma or Inuit.

¹⁶ Koivulehto 2006.

collective opportunity for the Kvens to cry out loudly over their historical grievances. There seems indeed to be an urgent need for such catharsis, because it is said that when two Kven individuals meet, sooner or later, they end up complaining about historical inequities, which most of the official institutions continue to ignore. A public attempt at the initial stages of collective self-therapy just might constitute an effective intervention.

4. The central symbols of Kvenness

The importance of language and of the ethnonym as distinguishing features of Kvenness have already been discussed. Generally speaking, collective ethnic symbols, customs, ceremonies (music and cuisine!) are, additionally, the most durable and potent aspects of ethnic unity. They embody basic concepts, making them visible and distinct for every member of the collectivity. They communicate abstract ideas in concrete terms, evoking instantaneous emotional responses from recipients and witnesses. These symbols can be numerous and diverse; some of them are inevitably linked to language.

An important group of symbols and ceremonies belong to folk culture. This includes, besides the oral literature (songs, tales, ballads, rhymes, lullabies, etc.), folk costumes, dance, indigenous architecture, tools, beliefs, habits and so on. All these have major significance for all ethnic minorities. I shall, thus, concentrate on selected aspects of folk culture having particular significance for the Kvens. Lena Aarekol has completed a doctoral dissertation on the same subject of Kven symbols and their role in modeling ethnic identity. I haven't any information as to whether the research has been concluded or how it has been received; all I know has been reported in the Ruijan Kaiku (Koivulehto 2005d).

The problem of designating a self-identifying folk costume has recently become an issue for the Kven community. Although there were once folk costumes incorporated by the Kvens (mainly different kinds of regional ethnic costumes), the tradition of using them ended at some point. It has only been in relation to the revitalization process that the need for reconstructing the folk costume has re-emerged. After years of research, a costume has finally been reconstructed and

has been in use again for about three years now. Its re-introduction has enjoyed wide socio-political success, and current demand for the costume has proven too high for folk artists to satisfy (Koivulehto 2005a, 2005b, 2005c).

The revitalization of traditional folk crafts, customs and meals are also an important part of the Kvens' awakening process. They pay special attention, for example, to the custom of sauna-building and going to the sauna, which is also characteristic of Finnish tradition. For the Kvens, however, the sauna and associated rituals function as a cultural feature, distinguishing them in the larger Norwegian society. At the same time, such a preoccupation could be interpreted as a remnant of the common roots Kvens share with the Finns, a possibility which may be politically important for the Kvens to remember.

Even bread, the food basic to most European cultures, can be of a special importance and endowed with the symbolic meaning of "our bread", if it is made in a different way than "others" or "they" make it. Bread-baking is, at the same time, a significant ceremony, a tradition in itself, inducing a sense of simultaneity with all those who have ever made bread in the same way "we" do. Everything that is "ours", tastes better, feels better, because it evokes the strong positive emotional responses first experienced in pre-conscious childhood (Koivulehto 2006d).

Other important symbols of ethnic culture are the museums, arts centers, and monuments of an identified community. In national museums, the culture of the ethnic minorities is generally poorly represented, giving rise to the need to found their own "sacred places" of culture. The Kvens have constructed many museums and arts centers to make visible their former and actual presence in Norwegian society. The first Kven monument to which I was ever exposed (by photograph) seemed to be that of a fisherman's family of four generations. The inscription on the base of the monument read as follows: "This monument was raised in 1977 as an acknowledgement of the importance the Finnish immigration has had for the development and

growth of the county of Finnmark."¹⁷ What was so captivating for me about this statue? Historical monuments are generally erected to memorialize important people – generals, kings, presidents or cultural personalities. The Kven immigrants' monument is striking in its simplicity and its respect for working families. The moral values it symbolizes indeed made me deeply interested in this ethnic minority with whom I was completely unfamiliar.

5. Strategies of revitalization of the Kven language

The Kven Institute (Kainun instituutti), organized at the beginning of 2007, aims at channelling all the activities of Kven language and identity revival. In the following section, some of these projects will be introduced. The central strategies of revitalization of the Kven language can be charted from the Ruijan Kaiku and include the following four initiatives: education in Kven on all levels (kindergarten, school and university); founding of a language council and a cultural council to facilitate standardization of language; edition of a grammar and dictionaries; pursuit of financial support for the development of Kven culture (literature, mass media, movies, music, arts etc.).

Important results in these areas of interest are already evident. The first Kven language course, organized by the University in Troms, started in January 2006. It is an e-course, and there are two gatherings for the students and teachers every semester, as well as exams at the end of each term. The significance of this course is formulated in a highly emotional choice of words in the Ruijan Kaiku, perfectly understandable in the context of the Kvens' situation. It is called in this article, "the first Kven language course at university level in the history of the world"¹⁸ (Koivulehto 2006b). It is, indeed, an historical event.

¹⁷ In Finnish: "Tämä muistomerkki pystytettiin vuonna 1977 tunnustukseksi siitä merkityksestä, mikä suomalaisten maahanmuutolla on ollut Finnmarkin läänin kehitykselle ja kasvuille."

¹⁸ "Maailmanhistorian ensimmäinen yliopistotasoinen kainun kielen kurssi."

The number of students it attracted was much higher than expected. The ground for comparison was the number of students at a Finnish language course, which draws 5-10 every year; 42 students started the Kven course in January 2006. No previous knowledge of Kven was required, and the course was open for everyone. The candidates were from different age groups, the two extremes being teenagers and retired people. Their motivation were various: some knew Kven in childhood, but had forgotten it; for others, this was the first opportunity to study their own mother tongue. There were also some Finns and a couple of Norwegians eager to become closely acquainted with this language. In the second semester, 30 students continued their studies, while in the third term, 22 were enrolled.

The biggest problem to be faced for the future of this course is the lack of sufficient financial support from the Norwegian government. There is a need for more teachers, as well as for assistance extending the syllabus, and the students require the organization of more meetings with the teachers.

Another aim considered to be a priority for the Kven Institute is the project of immersion for kindergarten-aged children. I consider of major significance the fact that, in Finnish language, there are two terms used for what is called "immersion" by English-speaking¹⁹ sociolinguistics. One of the terms is *kielikylpy* ("language bath"), the other *kielipesä* ("language nest"). The idea is the same in these two cases – a kind of "shock-therapy" is applied in teaching minority children in their own mother tongue, even if it is not their stronger language, because the parents do not speak this language either at all or "properly". There is, however, an important difference between the processes indicated by the two terms. *Kielipesä* refers to the method of paying special attention to the needs of pre-school children, mainly to make this very young age-group feel safe and comfortable (hence the metaphor of the nest). The first *kielipesä* was opened in Pyssyjoki in the autumn of 2007, and prior to its opening, there was a Kven language course organized for the parents involved (Koivulehto 2007a). Research has demonstrated that children are capable of learning more than one language at the same time, and moreover, minority children

¹⁹ In German: *Immersion*, in French: *immersion*, in Hungarian: *bemerítés*.

learn the majority language more easily and better if their mother tongue has been properly mastered and they start majority language acquisition in an additive mode.²⁰ This has been shown as the best way to achieve high level bilingualism and biculturalism.

Among other recent accomplishments in the revitalizing of the Kven language, the following successes stand out. The standardization of Kven has begun: the first version of the Kven grammar is ready, and the written language is being developed. There are curriculum projects available for efficient language teaching at all levels; literature written in Kven²¹ and about Kvens has been published; movies have been made about this population, and the first pop-music disc²² has had a very positive reception. The growing status of Kven is well shown by the fact that articles published in Kven, as well as those written in Norwegian and Finnish about the Kven, are beginning to proliferate. It should also be noted that all these results and many others have been achieved with minimal material support and in the face of numerous, official obstacles in Norway. Should desired, multi-lateral collaborations emerge, prospective revitalizing of the Kven language and culture will likely accelerate, given the strong enthusiasm of the Kven community alone. It is just such collaborations, however, which will probably be necessary to any real and lasting progress.

6. Conclusion: sharing the experience with other ethnic minorities

The Ruijan Kaiku pays considerable attention to the situation of other minorities in Norway, as well as abroad. While studying the case of the Kvens, I have encountered an unexpected and perhaps unintended consequence of the hierarchical minority politics of Norway. Conclusive evidence may be wanting, but it seems to me that there is

²⁰ Additive teaching: minority children are taught through the medium of the mother tongue, with good teaching of the majority language as a second language.

²¹ The first volume of the first serial of novels in Kven (*Elämän jatko I*) was published in 2004. Its author is Alf Nilsen-Børsskog.

²² Karine Jacobsen and Kine Johansen.

in some articles a feeling of animosity for the Sámi, who enjoy much more support from the government than is extended to other minorities. Such an attitude, if indeed it exists, can seriously jeopardize efforts at cooperation between and among different minorities living in the same country. The evidence is merely oblique; references betraying this possible attitude of negativity toward the Sámi are made in the context of complaints about the unequal treatment of minorities by the hand of the majority. Nevertheless, there is perhaps a turning point to be observed in this respect in that recent numbers of the periodical give information about the interests of the Sámi for the problems of the Kvens as well as news about a conference to be held in Alta, where members of the Tornedalian and the Sámi Language Councils will share their experience in language planning with the Kvens. Again, collaboration would seem to bode well for all parties involved, including the majority Norwegians.

The situation of the Kvens presented in this paper shares a number of features in common with the process of language and identity revitalization of other ethnic minorities in the post-modern world. Some of these communities have understood the need for beginning with a reevaluation of their status, sooner than later; some have encountered less opposition from the majority, others more, but all of them have been met with essentially the same problems, national host or other factors notwithstanding. These universalities of experience as ethnic and linguistic minorities underscore the importance of communicating with each other, of sharing the experiences they have endured and transcended in order to learn from one another's errors and accomplishments. Dwelling with envy on those whose endeavors have propelled them further to date is a folly whose self-generated consequences will only be added to the constraints historically experienced at the hands of others. A better future would seem to rely on a strong sense of belonging together with all those who struggle for acceptance as equal citizens, wherever they are attempting to flourish in this world we share.

REFERENCES

- ARONSEN Terje, 1998, "Miksi kveeninkieli kirjakielenä?", *Nordlyd: Tromsø University Working Papers on Language and Linguistics*, 26, pp. 84-94.
- ARONSEN Terje, 2000, "Kaihuunkieli – löytyykö se?", in SULKALA Helena (ed.), *Kieli- ja kulttuurikontaktit*, Oulu/Kajaani, pp. 82-87.
- ASSMANN Jan, 1999, *A kulturális emlékezet: irás, emlékezés és politika identitás a korai magaskultúrákban*, Budapest: Atlantisz.
- COHEN Anthony P., 1997, "A kultúra mint identitás egy antropológus szemével", in FEISCHMIDT M. (ed.), *Multikulturalizmus*, Budapest: Osiris, Láthatatlan Kollégium, pp. 101-108.
- ERIKSON Erik H., 1950, *Childhood and society*, New York: Norton.
- HUSS Leena, LINDGREN Anna-Riitta, 2005, "Monikielinen Skandinavia", in JOHANSSON Marjut & PYYKKÖ Riitta (eds), *Monikielinen Eurooppa: kielipolitiikka ja käytäntöä*, Helsinki: Gaudeamus, pp. 246-280.
- KARTAG-ÓDRI Ágnes, 1998, "A csoportidentitás és a kisebbségi kulturális jogok", *Regio*, 1, pp. 151-167.
- KOIVULEHTO Liisa, 2005, "Symbolinen arvo", *Ruijan Kaiku*, 4, p. 2.
- KOIVULEHTO Liisa, 2005a, "Monta pukua – monta tarinaa", *Ruijan Kaiku*, 5, p. 12.
- KOIVULEHTO Liisa, 2005b, "Rohkeutta ja varmuutta", *Ruijan Kaiku*, 5, p. 13.
- KOIVULEHTO Liisa, 2005c, "Uusia pukuja tehdään jatkuvasti", *Ruijan Kaiku*, 9, p. 7.
- KOIVULEHTO Liisa, 2005d, "Uusi kveenin tohtorinväitös tekeillä", *Ruijan Kaiku*, 9, p. 7.
- KOIVULEHTO Liisa, 2006, "Parkumaloma", *Ruijan Kaiku*, 1, p. 2.
- KOIVULEHTO Liisa, 2006a, "Kväänit oon kainulaiset", *Ruijan Kaiku*, 1, p. 5.
- KOIVULEHTO Liisa, 2006b, "Kainun kielen etäopinnot alkavat", *Ruijan Kaiku*, 1, p. 3.
- KOIVULEHTO Liisa, 2006c, "Ensimmäinen eksameni omalla kielellä", *Ruijan Kaiku*, 6, p. 7.
- KOIVULEHTO Liisa, 2006d, "Raisissa leivotaan kainun leipää", *Ruijan Kaiku*, 6, p. 11.
- KOIVULEHTO Liisa, 2007, "Kveenien määrä on selvítettävä", *Ruijan Kaiku*, 2, p. 12.
- KOIVULEHTO Liisa, 2007a, "Kainun kielipesäprojekti alkanut", *Ruijan Kaiku*, 2, p. 10.

- LINDGREN Anna-Riitta, 2000, "Kielten emansipaatio ennen ja nyt", in SULKALA Helena (ed.), *Kieli- ja kulttuurikontaktit*, Oulu/Kajaani, pp. 100-121.
- LINDGREN Anna-Riitta, 2001, "Oikeus omaan kieleen", *Virittäjä*, 2, pp. 239-255.
- LINDGREN Anna-Riitta, ESKELAND Tuula & NORMAN Marjatta, 2003, "Osima ja Baskabusk – monet suomet Norjassa?", in JÖNSSON-KORHOLA Hannele & LINDGREN Anna-Riitta (eds), *Monena suomi maailmalla: suomalaisperäisiä kielivähemmistöjä*, Helsinki: SKS, pp. 164-229.
- PENTIKÄINEN Juha, 1995, *Saamelaiset: pohjoisen kansan mytologia*, Helsinki: SKS, (Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran toimituksia; 596).
- RICŒUR Paul, 1999, "Emlékezet – felejtés – történelem", in THOMKA Beáta (ed.), *Narratívák 3: a kultúra narratívái*, Budapest, pp. 51-67.
- SARESSALO Lassi, 1996, *Kveenit: tutkimus erään pohjoisnorjalaisen vähemmistön identiteetistä*, Helsinki: SKS, (Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran toimituksia; 638).
- SMITH Anthony D., 1991, *National Identity*, University of Nevada Press.
- SÖDERHOLM Eira, 2005, "Kainun kieli ja kainulaiset", *Ruijan Kaiku*, 10, pp. 30-31.

RÉSUMÉS

La revitalisation des langues minoritaires et des identités ethniques: le cas des Kvènes de Norvège

Le présent article dresse un bilan partiel d'une recherche plus large sur la situation des minorités finno-ougriennes vivant dans l'aire scandinave. Depuis les années quatre-vingt-dix, on assiste à la prise de conscience identitaire et linguistique d'un nombre croissant de petites ethnies, victimes durant près d'un siècle d'une politique d'assimilation. Les Kvènes, fort peu connus dans le monde, constituent un groupe ethnique d'environ dix à quinze mille personnes qui vivent traditionnellement dans les deux départements les plus nordiques de la Norvège, le Troms et le Finnmark. Si les Norvégiens ont pendant longtemps ignoré leur langue, leurs voisins finlandais ont fait de même, la considérant comme un dialecte du finnois. En 2005, l'État norvégien a fini par reconnaître au kvène le statut de langue indépendante, ce qui a considérablement rehaussé son prestige. Après avoir décrit les stratégies de revitalisation linguistique et de construction identitaire mises en œuvre par les Kvènes, l'auteur souligne, en conclusion, que l'échange des expériences et la coopération entre les différentes minorités ethniques à travers le monde

peuvent aider celles-ci dans leurs efforts pour préserver leur culture et obtenir les mêmes droits que la majorité.

**Kisebbségi nyelvek és etnikai identitások újjáélesztése:
a norvégiai kvének esete**

A jelen tanulmány egy olyan, átfogó kutatás részeredményeit ismerteti, amelynek témája a skandináv régióban élő finnugor kisebbségek helyzete. Az 1990-es évek óta egyre több kis népcsoport kezd pozitívan viszonyulni önmagához, nyelvéhez, miután közel egy évszázados beolvasztási politika áldozata volt. A kvének – akiről keveset tud a világ – egy kis lélekszámú, 10 000 – 15000 főből álló etnikai kisebbség, amelynek hagyományos lakóterületei Norvégia két legészakibb megyéje, Troms és Finnmark. Nyelvüket hosszú időn keresztül semmibe vették a norvégok, de ugyanúgy lenézték, és a finn nyelvjárásának tekintették a szomszédos országban élő finnek. 2005-ben lényegesen megváltozott a kvén presztízsértéke, amikor a norvég állam végre önálló nyelvként ismerte el. Dolgozatomban az identitás fejlődéslélektani és szociálpszichológiai szempontú vizsgálata mentén tisztázom azokat az alapfogalmakat, amelyeket a későbbiekben felhasználok a kvének identitásformáló és nyelvi revitalizációs stratégiáinak leírásában. Tanulmányom végkövetkeztetése az, hogy csakis a világ különböző területein élő nyelvi és etnikai kisebbségek együttműködése, tapasztalataik egymással való megosztása és a közös érdekeikért való összefogás vezethet el ahhoz, hogy sajátos kultúrájuk megőrzésével egyidőben, a többségekhez tartozó állampolgárokkal egyenlő jogokat élvezzenek abban az országban, ahol élniük adatott.

Yves AVRIL : *Parlons komi*, Paris, L'Harmattan, 2006, 279 p.

En 1988, une correspondance s'est établie entre le lycée Saint-Charles d'Orléans et un établissement scolaire de la république komie : les enseignants Yves Avril et Anna Kriajevskaia ont ainsi commencé à tisser un lien culturel entre la France et ce pays nordique situé aux confins de l'Europe.

Professeur de lettres classiques, Yves Avril a étudié les langues finno-ougriennes — entre autres — à l'INALCO. En particulier, le séminaire d'oudmour de Jean-Luc Moreau l'a initié aux langues permienne et l'a incité à persévérer dans cette voie jusqu'à devenir un éminent « komiste ».

L'auteur avait déjà porté la république komie à la connaissance des lecteurs français par un article paru dans la revue *Le Porche* (n° 13, septembre 2003) et accompagné de poèmes d'Ivan Kuratov (1839–1875) et de Gennadij Juškov (né en 1932). C'est donc tout naturellement qu'il est venu ajouter une pierre à l'édifice que Michel Malherbe coordonne depuis vingt ans aux éditions L'Harmattan.

Avant toute chose, un petit rappel de vocabulaire permettra peut-être d'éviter des malentendus. Les langues komies — qui sont des langues permienne, comme l'oudmour — ont fait l'objet de deux standards linguistiques : au sud de la chaîne de collines Timan, dans le bassin de la Kama, le « permyak » a été adopté à Kudymkar comme langue nationale de la région autonome komi-permyak, aujourd'hui dissoute dans le *krai* de Perm ; au nord, le « zyriène » de Syktyvkar est la langue nationale de la république komie. Les deux langues sont très proches (et elles partagent aussi 80 % de leur vocabulaire avec l'oudmour). Les Komis dont il est question ici, comme le signale le drapeau bleu-vert-blanc sur la couverture, sont les autochtones de la république komie, et leur langue nationale est la seule langue komie qui ait constitutionnellement un statut de langue officielle : le « zyriène ».

La grammaire, plus facile à appréhender que celles des langues fenniques du fait de l'absence d'alternance consonantique (à la seule exception de l'alternance *l/v*, qui n'est autre qu'une variante dialectale), est synthétisée ici en une soixantaine de pages, qui couvrent toutes les sujets qu'on peut en attendre : la phonologie, les différentes

catégories de mots (noms, pronoms, adjectifs, verbes), la syntaxe. Le tout est systématiquement illustré par des exemples.

La théorie est mise en pratique de deux manières. La première consiste en un chapitre de conversation, où sont proposés quelques exemples de phrases types, pour donner une idée de l'usage de la langue dans la vie quotidienne. La seconde est un chapitre philologique, où les différents genres littéraires komis sont illustrés par des textes analysés et traduits en français : la tradition populaire (proverbes, comptines, chansons, contes), la poésie épique des Nenets de la Kolva et la poésie littéraire (poèmes d'Ivan Kuratov et de Viktor Savin).

Parallèlement à l'étude de la langue, un chapitre est bien sûr consacré à des sujets de civilisation. De fait, on ne saurait parler de la république et de sa population sans présenter les anciens Komis, leurs mythes, leurs croyances, leurs visions du monde, qui ont laissé dans les esprits, jusqu'à nos jours, des empreintes profondes : sous ces latitudes, six siècles de christianisme et soixante-dix ans de communisme ne suffisent pas à éradiquer l'animisme des ancêtres, et les esprits sont toujours là. Les modes de vie s'adaptant à l'environnement — et la langue aux modes de vie —, les forêts boréales et la toundra se sont prêtées à des traditions de chasse, de pêche et d'élevage des rennes, ainsi qu'à l'usage des skis et du traîneau, avec tout le vocabulaire associé. L'auteur complète bien sûr le tableau avec l'histoire moderne, de la conquête russe à l'autonomie, en passant par les décennies soviétiques et l'exploitation des mines de Vorkouta par le Goulag ; et il propose une ouverture sur la création artistique des Komis à travers un panorama de la littérature écrite, depuis le pionnier Ivan Kuratov jusqu'à nos jours.

Pour finir, un lexique komi-français reprend le vocabulaire qui figure dans l'ouvrage ; son pendant français-komi recense « les mots les plus courants ».

Il ne manque plus qu'un CD d'accompagnement, qui serait souhaitable pour bien comprendre la prononciation, d'autant plus mystérieuse que l'alphabet cyrillique a tendance à induire en erreur par des analogies fallacieuses avec le russe (en particulier pour les voyelles, forcément différentes des voyelles russes puisqu'elles ont la même valeur quelle que soit leur position dans le mot ; sans parler du son [ɯ]

et du fameux [ö]) et les intonations — mais on peut espérer qu'un tel CD verra le jour prochainement.

Plus abordable que certains ouvrages de la même collection, *Parlons komi* peut être lu et compris sans nécessiter de connaissances préalables ou de compétences techniques particulières. Plus général que d'autres, il demeure un manuel d'initiation, qui offre un panorama d'un peuple méconnu de Russie sans avoir la prétention d'étudier la langue en profondeur. Cet ouvrage est donc d'un grand intérêt pour un vaste public : pour les curieux qui s'intéressent aux cultures du monde en général ; pour les lecteurs qui sont tournés vers les langues en particulier ; pour ceux qui ont une connaissance superficielle ou approfondie des langues finno-ougriennes ; pour ceux, enfin, qui s'intéressent à la Russie et à son immense patrimoine non slave, dont les échos parviennent rarement jusqu'à nous.

Si l'on souhaite aller plus loin dans l'étude de la langue, on peut toujours télécharger des ouvrages sur le site web de la Bibliothèque électronique finno-ougrienne (<http://library.finugor.ru/>), où l'on trouve des manuels scolaires de Lubov Motorina destinés aux élèves russo-phones et, pour compléter le lexique, un dictionnaire komi-russe de 31 000 mots.

En somme, pour un premier ouvrage paru en France au sujet des Komis, Yves Avril a su situer ce peuple finno-ougrien dans le monde d'aujourd'hui, au travers de sa langue et de son histoire, de façon complète et concise, ouvrant ainsi la voie, espérons-le, à de futurs approfondissements et à de grands échanges culturels entre le monde francophone et la république komie.

Sébastien CAGNOLI

Vilmos BÁRDOSI, Dávid SZABÓ : *Francia-magyar kéziszótár*
[Dictionnaire intermédiaire français-hongrois], Budapest, Akadémiai Kiadó, 2007, XVI + 1183 pages + CD-ROM.

Autrefois, l'utilisateur hongrois se heurtait sans cesse à des difficultés avec les dictionnaires français-hongrois. En effet, pendant des décennies, Akadémiai Kiadó, l'éditeur des seuls dictionnaires utilisables (les précédents, depuis les années soixante et soixante-dix, avaient surtout un intérêt historique), a essayé de les « moderniser ».



TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

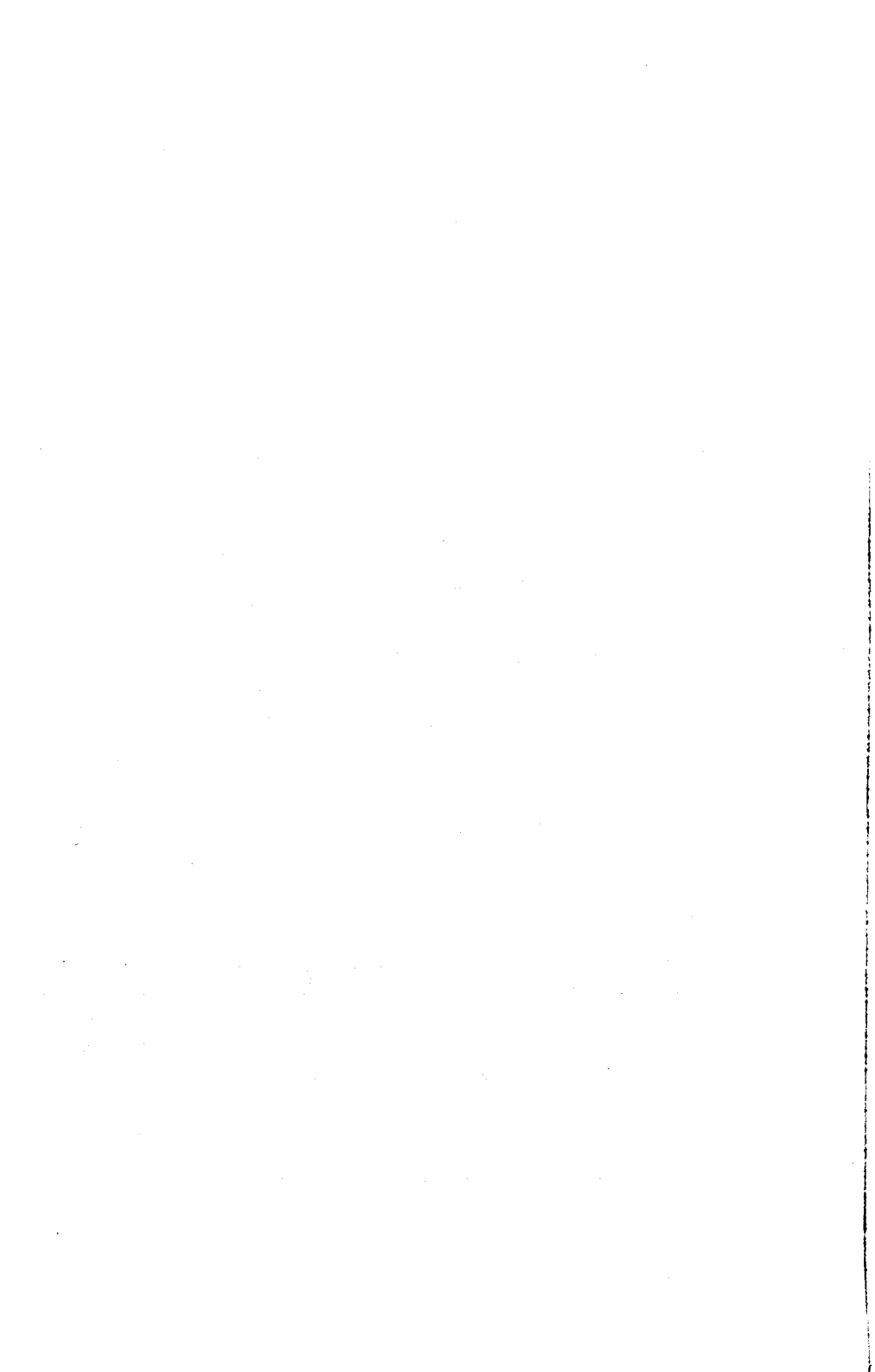
Johanna LAAKSO, Les congrès des finno-ougriens, une institution à la croisée des chemins ?	7
Florian SIEGL, Contemporary Forest Enets : a report from recent fieldwork	21
Jean PERROT, Y a-t-il une construction ergative en ostiak ?.....	51
Marc-Antoine MAHIEU, Les cas structuraux finnois : anti-ergativité scindée et dépendances longue distance	65
Outi DUVALLOIN, La notion de « moule » dans la description des constructions verbales du finnois	105
Enikő MOLNÁR BODROGI, Revitalizing minority language and ethnic identity : the case of the Kvens in Norway	123
Péter BALOGH, Réflexions sur les catégories grammaticales du hongrois	147
Bernard LE CALLOC'H, Les Hongrois dans la chronique de Raoul Glaber	171
Henri TOULOUZE, La fortune de sainte Élisabeth de Hongrie dans les écrits français du Moyen-Âge à nos jours	187
Erzsébet HANUS, Bartók/Balázs : Barbe-Bleue ou le mythe revisité ...	211

CHRONIQUE

Inauguration d'une salle Aurélien Sauvageot au Centre interuniversitaire d'études françaises de l'Université Eötvös Loránd	233
Une thèse de doctorat soutenue en 2007 : Marc-Antoine Mahieu, <i>Cas structuraux et dépendances syntaxiques des expressions nominales en finnois</i> (Alain Rouveret)	234

COMPTES RENDUS

Yves AVRIL, <i>Parlons komi</i> (Sébastien Cagnoli).....	241
Vilmos BÁRDOSI, Dávid SZABÓ, <i>Francia-magyar kézisztár</i> (Péter Balogh)	243



Association pour le développement des études finno-ougriennes

2 rue de Lille, 75343 Paris Cedex 07, FRANCE

<http://www.adefo.org/>

Mél : adefo@adefo.org

Publications de l'ADÉFO

Les membres de l'ADÉFO (cotisation 2008 : 25 €, étudiants : 13 €) bénéficient d'une remise de 25 % sur les publications. Pour la revue, le versement simultané d'une cotisation et de l'abonnement au volume correspondant entraîne une remise de plus de 40 %. Les commandes doivent être adressées au secrétariat de l'ADÉFO.

1. Revue *Études finno-ougriennes*

Tome VIII (édition reliée « Mélanges Aurélien Sauvageot ») : 28 €

Tomes IX à XIV : 22 € ; XV à XXV et 26 à 31 : 25 € ; 32 à 39 : 28 €

Abonnement + adhésion ADÉFO : 2008 (tome 40) : 40 €, étudiants : 26 €

2. Collection « Bibliothèque finno-ougrienne »

1. Fanny de Sivers : *Les emprunts suédois en estonien littéraire* : 8 €

2. Béla Bartók vivant : *souvenirs, études et témoignages* : 13 €

3. *Autour du Kalevala* : 9 €

4. *Le monde kalévaléen en France et en Finlande* : 22 €

5. *Regards sur Kosztolányi* : 18 €

6. *Un chant épique de la prairie : autobiographie versifiée d'un poète hongrois du Canada* : 25 €

7. Jean Gergely et Jean Vigné : *Conscience musicale ou conscience humaine ? Vie, œuvre et héritage spirituel de Béla Bartók* : 20 €

8. *Actes du IV^e colloque franco-finlandais de linguistique contrastive* : 24 €

9. Béla Bartók : *Éléments d'un autoportrait* : 22 €

10. Erzsébet Hanus : *La littérature hongroise en France au XIX^e siècle* : 24 €

11. Erzsébet Hanus : *La littérature hongroise en France au XIX^e siècle : anthologie choisie et commentée* : 24 €

12. Bernard Le Calloc'h : *Le X^e siècle et les Hongrois* : 25 €

13. Dávid Szabó : *L'argot des étudiants budapestois* : 27,50 €

14. Jean Perrot : *Regards sur les langues ouraliennes* : 30 €

15. Outi Duvallon : *Le pronom anaphorique et l'architecture de l'oral en finnois et en français* : 32 €

16. Art Leete : *La guerre du Kazym : les peuples de Sibérie occidentale contre le pouvoir soviétique (1933-1934)* : 27 €

17. Jean-Pierre Minaudier : *Histoire de l'Estonie et de la nation estonienne* : 34 €

3. Hors collection

Nonaneries : à Aurélien Sauvageot pour son 90^e anniversaire : 9 €